

XYZ. La revue de la nouvelle

Les truffes

Stéphanie Filion



Numéro 97, printemps 2009

Irritation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2778ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Filion, S. (2009). Les truffes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (97), 16–19.

Les truffes

Stéphanie Filion

DE SES CHAIRS BLANCHES ET MOLLES, on ne voit rien sous son habit de chef. Elles sont corsetées, enserrées sous le pantalon noir informe, trop petit à la taille, puis elles débordent par-dessus celui-ci, moulées dans le blanc, le blanc maculé de sang et de sauce de sa veste de chef.

De mon poste de travail en inox dans la cuisine, toujours, devant moi, il y a le bureau du chef. Le bureau, déjà trop petit pour un humain normalement constitué, peine à contenir le chef et ses chairs flasques. Il doit ruser pour faire passer dans le cadre de la porte toutes les excroissances de son corps, puis il réussit à s'avachir sur la chaise, travailler un peu à son ordinateur, appeler les fournisseurs. Il crie souvent après ceux-ci : l'agneau était trop coriace, la livraison en retard, tu me prends pour quoi pour qui. Il crie et les insulte, énergiquement. Il y a de la vigueur dans sa vulgarité.



Il était 8 h 30, nous étions au travail depuis une heure déjà. Comme c'était lundi, beaucoup de livraisons entraient par la porte de derrière. Les livreurs poussaient leurs chariots jusqu'au grand frigo, où le chef inspectait avec eux les produits avant de les ranger sur les étagères. Moi, comme tous les lundis matins, je renouvelais notre stock de truffes au chocolat, je devais faire la pâte à choux pour les profiteroles, et penser au dessert du jour.

— Bonjour, ça va ?

— Merci, ma belle, et toi ?

La fille de la comptabilité. Elle venait toujours me voir pour piquer une jasette, elle semblait m'avoir prise en affection. Elle était petite et fine, toujours vêtue d'une jupe immaculée, montée sur des talons aiguilles. Elle marchait à petits pas sur le plancher de la cuisine. Depuis des mois, toute la brigade attendait qu'elle glisse et tombe du haut de ses talons de farniente. Mais elle tenait bon,

s'agrippait en chemin aux comptoirs de métal, prenait appui sur le cuisinier à la préparation avec l'air d'un petit oiseau qui volette. Elle savait faire son chemin, mais son tour viendrait bien.

— Chef! Est-ce que tu as les plats du jour pour que je les inscrive dans l'ordi?

— Plus tard, tu vois bien que je suis occupé...

Sans faire plus attention à ses vociférations, elle s'est tournée vers moi. Elle souriait encore, lissant sa jupe couleur taupe.

— As-tu le nom du dessert du jour?

— Oui, aujourd'hui ça sera des cornes de gazelle.

— Qu'est-ce que c'est?

— Un petit gâteau marocain en forme de croissant.

La cuisine semblait l'intéresser vivement, elle n'avait de cesse de me poser des questions.

— Eh bien, je vais essayer ça ce midi. Bonne journée!

Elle est repartie devant ses factures et son ordinateur à l'étage.

J'ai sorti les profiteroles du four, puis j'ai déposé la plaque sur l'échelle de cuisine pour qu'elles refroidissent. Je me suis bien assurée que la plaque dépassait légèrement du côté du bureau. Quand le chef est passé, il en a pris quatre dans une seule main et les a fourrées, brûlantes, dans sa bouche, tout en continuant d'engueuler le petit livreur à propos du sable dans la romaine. Il ouvrait grand la bouche et y mettait n'importe quoi. N'importe quoi et sans arrêt.

On dit qu'il y a dix ans il était beau et mince. On dit que tout ce temps à tenir le régiment de la cuisine l'a rendu dur de caractère et gras de corps. Il y a deux ans, lorsque j'ai commencé comme pâtissière ici, il était déjà corpulent, mais on disait plutôt qu'il était « fait fort ». Il semblait solide, mais du côté embonpoint.

Il y a eu entre nous, il est vrai, une aventure. Tous les matins, cinq jours par semaine pendant des mois, avant l'arrivée de l'équipe de jour, il m'a prise dans son bureau. Debout, tout habillée, entre les denrées rares et chères qu'il garde à l'abri, huile de truffe, piments d'Espelette, safran iranien, verjus et armagnac. Il m'a prise là pendant des mois. Coincée j'étais, dans ce bureau trop petit pour deux, où il me parlait comme une brute, pire qu'aux livreurs, pire qu'aux plongeurs. C'était notre moment à nous deux dans la cuisine encore

silencieuse. J'y retournais tous les matins. Il faut dire qu'il y avait de la vigueur dans sa vulgarité.

Il avait eu un seul moment tendre, lorsqu'il m'avait offert la petite noix. Il l'avait mise dans ma paume en disant :

— Tiens. Dans le temps, les Français appelaient ça un cocolou. Le fiancé offrait ça à sa belle, qui gardait la noix toujours dans sa poche, comme un trésor. Je veux que tu la gardes toujours dans ta poche. Toujours. Et chaque fois que ta main y touche, tu penseras à comment je te prends dans le bureau tous les matins. Ce ne sera pas dur, tu penses toujours à ça de toute façon.

Il m'a dit ces mots avec un sourire entendu. J'ai baissé les yeux. Il avait raison, j'y pensais tout le temps, je me réveillais la nuit avec l'espoir que le matin arrive enfin et que nos deux corps s'imbriquent dans l'espace trop restreint. Longtemps j'ai eu des ecchymoses aux cuisses, car elles cognaient dur sur la tablette qui soutenait son écran d'ordinateur.

Quand, à la fin de mon quart de travail, je glissais ma main dans ma poche pour prendre la clé de mon casier et me changer, toujours je touchais la noix, petite et dure sous mes doigts. Ce renflement dans ma poche, je l'ai encore. Je porte tous les jours la noix sur moi, même si le chef m'a jetée. J'ai soupçonné la nouvelle fille à la production, celle qui savait à peine désarêter un poisson. Puis elle est partie. Je ne sais pas qui, dorénavant, il amène dans son bureau, mais ce n'est plus moi. Alors je le nourris continuellement, je le gave comme un canard. Des amandes pralinées, des spirales de chocolat, des petits financiers que je laisse traîner sur mon poste de travail, sur son passage. Il engloutit tout. Il a dû prendre facilement vingt kilos depuis que je le bourre de sucreries. Il est maintenant improbable qu'une autre personne tienne dans son bureau avec lui. Contre lui. Ses chairs blanches et flasques ne se butent plus sur personne dans ce bureau. Notre bureau.

— Ça avance, les truffes ? Le service va bientôt commencer, envoie, grouille un peu.

Il me parle sans même me regarder. Il passe son chemin. Avale deux, trois macarons. Va vérifier la joue de veau en la tâtant du doigt, puis s'essuie sur sa veste, dont les boutons au centre ne s'attachent même plus tellement le tissu est distendu.

Le service s'est bien déroulé, le lundi n'est pas une journée trop occupée. Alors que j'étais à récupérer mon poste de travail, il est venu s'écraser, harassé, sur sa chaise. Il passait de peine et de misère par le cadre de porte.

— Épuisé, chef?

— Mêle-toi de tes affaires, la fouine.

— Tiens, ça va faire passer la fatigue.

Je lui ai tendu un pot de plastique d'un litre rempli de truffes, de celles que je venais de façonner en matinée. Il les a avalées tout rond, sans même les mastiquer, en vérifiant les factures de ses doigts pleins de cacao. J'imaginai la ganache noire qui s'écrasait au fond de son palais. Tout à coup, il a tourné les yeux vers moi en panique. Il ne respirait plus. Il s'était étouffé. J'astiquais toujours mon poste, la machine à glaces, les rayonnages. Il a tapé dans le mur, celui où il y a un calendrier. Il avait les yeux exorbités. Le son sourd de sa main frappant le mur m'a rappelé quelque chose, je n'arrivais pas à dire quoi. Je suis allée porter à la plonge les poches à douilles qui traînaient encore. Suis revenue tranquillement. Il ne faudrait quand même pas glisser, le plancher est souvent gras en fin de journée. Le chef semblait au plus mal. Sa peau se décolorait par endroits. Il essayait de sortir mais, dans sa panique, il en était incapable. Son ventre cognait contre l'ordinateur, ses cuisses frappaient la chaise. Il ne pouvait ni crier ni respirer, il avait quelque chose en travers de la gorge. Je lui aurais bien fait la manœuvre de Heimlich, comme nous l'avions apprise dans nos cours de premiers soins. Malheureusement, il n'y avait plus assez de place pour nous deux dans ce bureau.

Mon poste était propre. J'avais fini mon quart de travail. J'ai jeté mon chiffon et j'ai essuyé mes mains sur mon pantalon. Dans ma poche, nul renflement.